

BAR (François DE), savant bénédictin, né à Seizencourt, près de Saint-Quentin, en 1538, mort en 1606. Il était très-versé dans l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas, et Baronius ne dédaignait pas de le consulter pour la rédaction de ses *Annales*. Ses ouvrages, souvent cités, n'ont jamais été publiés. Conservés manuscrits dans l'abbaye d'Anchin, dont il était grand prieur, ils ont été transportés, à l'époque de la Révolution, à la bibliothèque de Douai. Les principaux sont les suivants : *Epistola*; *Cosmographia*; *Chronicon* (jusqu'en 1573; cette chronique avait été commencée par Jean Tobœuf ou Dobœuf); *Compendium Annalium ecclesiasticarum Caesaris Baronii*; *Historia archiepiscopatus Cameracensis et canobiorum eius*; *Historia episcopatus Atrabatis et canobiorum Artesia*; *Historia episcopatus Tornacensis*; *Historia episcopatus Audo-marenensis et Gandensis*; *Historia monastica*, etc.

BAR (Louis DE), théologien, né à Sens, mort en 1617. Il fut attaché à plusieurs cardinaux et remplit à Rome de hautes fonctions ecclésiastiques. On connaît principalement de lui l'ouvrage suivant : *Ex quatuor Evangelistarum textu confecta narratio* (1617).

BAR (Nicolas DE), peintre, originaire du Barrois, descendant, dit-on, de la famille de Jeanne Darc. Il florissait au XVII^e siècle et passa une grande partie de sa vie à Rome. Il a peint un grand nombre de Vierges, ainsi qu'un *Saint Sigebert*, qui est à Nancy. Son fils, né à Rome, prit le nom de *Du Lys*, accordé à ses ancêtres par Charles VII, vint se fixer en Lorraine, en 1710, et mourut en 1732. Il a fait beaucoup de tableaux d'église, qui sont d'une couleur un peu sombre.

BAR (Bonaventure DE), peintre français, né en 1700, mort en 1729. On n'a aucun renseignement biographique sur cet artiste, que quelques auteurs appellent à tort Desbarres et que l'on a qualifié de *peintre dans le goût des modes du temps*. On sait seulement qu'il fut reçu à l'Académie, comme peintre de genre, en 1727. Le Louvre possède le tableau qu'il peignit pour sa réception : c'est une *Fête champêtre*, qui, selon d'Argenville, ne serait autre que la *Foire de Beson*.

BAR (Jean DE), érudit, bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1700, mort en 1765. Il travailla à plusieurs ouvrages importants et publia, conjointement avec François Pradier et Nicolas Jalabert, *l'Etat présent de la France* (Paris, 1749, 6 vol. in-12). Après la mort de Dantine, son compagnon d'études, il mit en ordre ses papiers et y trouva les matériaux d'une nouvelle édition des *Psaumes avec des notes tirées de l'Ecriture et des Pères*, traduction faite sur l'hébreu et qui parut pour la première fois en 1738.

BAR (Georges-Louis, baron DE), littérateur, né en Westphalie vers 1701, mort en 1767. Il a cultivé la poésie française avec plus de succès, dit-on, que les autres littérateurs allemands qui s'en sont occupés, ce qui ne signifie point, d'ailleurs, que ses essais poétiques soient des chefs-d'œuvre. Peu connus en France lors de leur apparition, ils sont depuis longtemps oubliés partout. Ils se composent d'épîtres, de rêveries poétiques, de poèmes, de mélanges, etc.

BAR (Jean-Etienne), conventionnel, né à Anceville (Manche) en 1748, mort en 1801. Avocat à Thionville, il fut envoyé à la Convention par le département de la Moselle, siégea à la montagne, vota la mort du roi sans appel ni sursis, et fut ensuite envoyé en mission à l'armée du Nord. Après le 9 thermidor, il obtint la cassation du jugement de la commission militaire de Rochefort, qui avait condamné à mort le représentant Duclozeaux. Il siégea ensuite aux Anciens, où il continua à soutenir la cause de la république, et devint, sous le Consulat, président du tribunal civil de Thionville.

BAR (Jacques-Charles), dessinateur et graveur français, travailla à Paris vers 1800. Il a gravé, à l'eau-forte et au lavis, un très-grand nombre de pièces pour le *Recueil de tous les costumes des ordres religieux et militaires* (Paris, 1778-1798, 56 livr. formant 6 vol.); diverses planches pour les *Mascarades monastiques*, de Giac-Carlo Rabbelli; etc.

BAR (Adrien-Aimé-Mleury DE), général et sénateur français, né à Thiais en 1783, mort en 1861. Engagé comme simple volontaire, il gagna ses premiers grades sur le champ de bataille. Grièvement blessé à Bautzen, il resta prisonnier jusqu'en 1814. A Waterloo, il fut blessé au bras gauche. En 1823, il fit la guerre d'Espagne comme lieutenant-colonel et obtint le grade de colonel en 1830. Nommé maréchal de camp en 1837, il prit une part glorieuse à nos combats d'Algérie, et le maréchal Bugeaud lui fit obtenir le grade de lieutenant général. Plusieurs fois il eut à remplir, par intérim, les fonctions de gouverneur. Mis à la retraite en 1848, il devint colonel de la troisième légion de la garde nationale de Paris, et, en 1849, il fut élu représentant à la Législative où il vota avec la majorité réactionnaire. En 1852, il fut promu à la dignité de sénateur et à celle de grand officier de la Légion d'honneur.

BAR (M^{me} Clémentine DE), peintre français contemporain, née vers 1814, a débuté au salon de 1834 par divers portraits. Deux tableaux d'elle, *Esther en prière* et *L'aumône de sainte*

Elisabeth, furent remarqués au Salon de 1841, et lui valurent d'être attachée comme professeur à la maison royale de Saint-Denis. En 1843, elle a obtenu une médaille de 3^e classe, pour une toile représentant *Sainte Perpetue dans sa prison*. Elle a exposé depuis (1844 à 1849) des portraits, des tableaux de genre et de religion.

BAR (Alexandre DE), peintre et graveur de paysages contemporain, né à Montreuil-sur-Mer en 1821; élève de M. Alexis de Fontenay. Il a pris part à presque toutes les expositions qui ont eu lieu depuis 1845. Ses paysages représentent ordinairement des vues prises dans les Alpes, dans les Pyrénées, en Dauphiné, en Savoie, en Touraine, en Sardaigne, en Egypte. Ils se distinguent, en général, par la précision des détails, la netteté de la touche, la limpidité et la profondeur de la perspective aérienne. Mais l'artiste n'a pas toujours su éviter la sécheresse qui est, pour ainsi dire, le défaut de ses qualités. Comme graveur, il a publié, dans le *Journal des artistes*, dans l'*Artiste*, et en pièces détachées, des eaux-fortes traitées avec goût et d'un sentiment très-poétique. Son meilleur ouvrage en ce genre est la série d'estampes dans lesquelles il a interprété, strophe par strophe, l'admirable élogie du *Lac*, de Lamartine. On ne pouvait mieux se pénétrer des idées du grand poète.

BAR-LE-DUC ou **BAR-SUR-ORNAIN**, ville de France, ch.-l. du département de la Meuse, à 254 kil. E. de Paris, sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg, et sur un coteau dont le pied est arrosé par l'Ornain et par le canal de la Marne au Rhin, jadis cap. du Barrois; pop. aggl. 14,020 hab. — pop. tot. 14,912; l'arrond. a 8 cantons, 128 communes et 89,668 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, lycée, bibliothèque, commerce de vins, teintureries, confitures de groseilles renommées, tissus et filatures de coton. L'origine de cette ville remonte au X^e siècle; Frédéric I^{er}, duc de Mosellane, en commença la fondation en faisant bâtir en ce lieu un château qu'il nomma *Barrum* ou *Barra*. Comme monuments, Bar n'offre de remarquable que les églises de Saint-Etienne et Notre-Dame. Patrie du duc de Guise, surnommé le Balafre, des maréchaux Oudinot et Exelmans.

BAR-SUR-AUBE, ville de France, ch.-l. d'arrond. (Aube), à 53 kil. E. de Troyes, et à 221 kil. S.-E. de Paris, sur la rive droite de l'Aube; pop. aggl. 4,588 hab. — pop. tot. 4,727 hab.; l'arrond. a 4 cantons, 38 communes, 43,716 hab. Tribunal de 1^{re} instance. — Marchés considérables de céréales, vins estimés. Agréablement située au pied de la montagne Sainte-Germaine, où l'on remarque les vestiges d'un camp occupé par Attila, Bar-sur-Aube a de belles promenades et possède deux églises assez remarquables : l'église Saint-Pierre, édifice très-ancien, et l'église Saint-Maclon. Le 24 janvier 1814, le maréchal Mortier y battit les Autrichiens.

BAR-SUR-SEINE, ville de France, ch.-l. d'arrond. (Aube), à 30 kil. S.-E. de Troyes et 201 kil. S.-E. de Paris, sur la rive gauche de la Seine; pop. aggl. 2,595 hab. — pop. tot. 2,770 hab.; l'arrond. a 5 cantons, 25 communes, 49,909 hab. Tribunal de 1^{re} instance, fabrique d'eaux-de-vie, récolte et commerce de vins, chanvre, laines, bois, etc. — Cette petite ville, propre, bien bâtie et très-ancienne, eut beaucoup à souffrir pendant les guerres religieuses et les troubles de la Ligue. Le 2 mars 1814, les Français, commandés par Macdonald, repoussèrent les Autrichiens conduits par le prince de Wurtemberg. — Le comté de Bar-sur-Seine était possédé, au commencement du XI^e siècle, par Renaud, comte de Bar-sur-Seine et de Tonnerre, dont la fille puînée, Eustache, épousa Gautier, comte de Brienne, et lui porta en dot le comté de Bar. Milon, fils puîné de ce Gautier, fut la souche des comtes de Bar-sur-Seine, qui s'est éteinte au milieu du XIII^e siècle.

BARA (Jérôme), généalogiste, né à Paris, vivait au XVI^e siècle. On connaît de lui : *Le Blason des armoiries, auquel est montré la manière de laquelle les anciens et modernes ont usé en icelles* (Lyon, 1511, 1581, in-4^o, et Paris, 1628).

BARABA ou **BARABIN**, ou mieux, en russe, **BARABINSKAÏA-STEP**, vaste contrée de la Russie asiatique, dans les gouvernements de Tobolsk et de Toms; ce steppe immense, marécageux et couvert d'une multitude de lacs salés ou saumâtres, s'étend entre l'Obi et l'Irtysche, sur une longueur de plus de 500 kil., depuis l'Altai, qui le borne au sud. Quelques parties de ce vaste territoire sont boisées, d'autres offrent un sol fertile; depuis 1767, le gouvernement russe, à l'aide de colonies composées de paysans et d'exilés, opère le dessèchement des marais et livre graduellement de vastes portions à la culture.

BARABALLI ou **BARABALLO**, poète italien, né à Gaète, vivait au commencement du XVI^e siècle. Il se mettait modestement au-dessus de Pétrarque, et allait de ville en ville, improvisant partout des vers ployables qui n'avaient ni mesure ni sens. Le pape Léon X amusa sa cour fastueuse et désœuvrée en accordant ironiquement à cet insensé d'être couronné au Capitole comme le chante de Laure. Au jour fixé pour la cérémonie, on fit monter Baraballi sur un éléphant, dressé sans doute à ce manège, et qui, sur la route, jeta le triomphateur

à terre, à la grande hilarité des Romains. Cette cruelle mystification dut sans doute guérir Baraballi de ses rêves de gloire. Il survécut à sa culbute, mais on ne dit point qu'il ait ambitionné de nouveau les lauriers du Capitole.

BARABAN, peintre d'oiseaux. V. **BARRABAN**.

BARABAS (Nicolas), peintre hongrois, né en 1810. Ses parents le destinaient à la carrière ecclésiastique; mais, entraîné par une vocation irrésistible, il trouva le moyen d'aller à Vienne, où il obtint une bourse à l'académie des beaux-arts, et où la protection et les conseils du paysagiste Marko lui furent très-utiles. Ensuite, il parcourut la Valachie et la Moldavie en peignant des portraits, et gagna assez d'argent pour entreprendre le voyage de Rome. A son retour, il se fixa quelque temps à Pesth et s'y fit une grande réputation, qui lui ouvrit les portes de l'académie de cette ville. On cite, parmi ses portraits les plus remarquables, ceux des palatins Joseph et Etienne, du baron de Vesselenyi, de l'évêque Pyrker, de Georgey, de Klappa. Il a aussi composé plusieurs tableaux d'histoire.

BARABAS, Juif qui, lorsque Jésus fut conduit devant Pilate, se trouvait détenu dans les prisons pour crime de sédition et de meurtre. Lorsque Pilate proposa aux Juifs de choisir entre Jésus et Barabbas, pour que l'un d'eux fût délivré à l'occasion de la fête de Pâque, ce peuple aveugle préféra le meurtrier à l'innocent, et Barabbas échappa ainsi au supplice. Le mot Barabbas a passé dans la langue comme synonyme de personne d'une figure rébarbative, d'un aspect sauvage et méchant, comme les peintres représentent Barabbas : *C'est un BARABAS, une figure de BARABAS*.

BARABÉ, architecte et graveur français, né à Rouen, travailla à Paris et à Versailles vers 1780. Il a gravé à l'eau-forte six planches pour un *Recueil de plusieurs parties d'architecture* (in-4^o, publ. par Dumont); des têtes d'étude, d'après Du Rameau et Le Barbier, etc. Une de ses planches est signée *Barnabé*.

BARABINO ou **BARRABINO** (Simone), peintre italien, né vers la fin du XVI^e siècle, à Polcevera, près de Gènes, vint étudier dans cette dernière ville sous la direction de Bernardino Castello, et acquit en peu de temps une si grande habileté, qu'il excita la jalousie de son maître et fut obligé de le quitter. Un de ses premiers tableaux, *Saint Diego rendant la vie à un enfant*, qu'il peignit pour l'église de l'Annonciation del Guastato, a reçu les plus grands éloges de Soprani, pour l'unité de la composition et la finesse du dessin. Malgré tout son mérite, Barabino eut peu de succès parmi ses compatriotes; il se décida à aller chercher fortune à Milan, où il se fixa, et exécuta un grand nombre de peintures à l'huile et à fresque, dans les églises et les palais. Les meilleurs ouvrages qu'il ait laissés dans cette ville sont : une *Vierge entourée de saints*, dans l'église de Saint-André; *L'Ange gardien*, à Sainte-Marie di Castello; le *Marriage de la Vierge*, dans l'église des moines de Saint-Ulrich, etc. La couleur de ces tableaux, dit Lanzi, est vraie, et le dessin des têtes annonce un bon peintre naturaliste. Le nu est bien entendu; les contours sont pleins de précision. » Ayant eu la malheureuse idée d'abandonner la peinture pour se livrer au commerce, Barabino se ruina et mourut en prison pour dettes.

BARABINO (Carlo), architecte italien, né à Gènes, vers la fin du siècle dernier. C'est sur ses plans et sous sa direction qu'a été construit dans cette ville le théâtre Carlo-Felice (1827), l'un des plus beaux édifices de ce genre que possède l'Italie. Gènes lui doit encore, entre autres constructions, la façade en style néo-grec de l'église de Saint-Cyr.

BARAC, juge d'Israël, vivait dans le XIII^e siècle av. J.-C. Il fut choisi par Dieu pour affranchir les Hébreux de la servitude de Jabin, roi de Chanaan; mais il ne voulut partir qu'accompagné de la prophétesse Déborah. Il vainquit avec elle le général ennemi Sisara, mais n'eut point la gloire de tuer ce dernier, en punition, suivant l'Ecriture, de ce qu'il avait désobéi à Dieu par son refus de partir seul.

BARAC-HAGER, premier sultan caracthaïte, dans la première moitié du XIII^e siècle. Il régna onze ans sur la province du Kerman, après avoir vaincu Ruzeni, qui en était gouverneur. Il eut son fils aîné pour successeur.

BARACAN s. m. (ba-ra-kan.) Comm. Etoffe de laine plus souvent appelée **BOURACAN**.

BARACAQUE s. m. (ba-ra-ka-ke.) Relig. Membre d'une secte religieuse du Japon.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie. Fils de Méséabel, il fut un de ceux qui revinrent de la captivité et qui rebâtirent Jérusalem.

BARACHOIS s. m. (ba-ra-choi.) Mar. Nom que l'on donne, dans les Indes, à de petits enfoncements qui se trouvent sur les côtes. « Enceinte servant d'abri peu sûr, formée de bancs à fleur d'eau avec une ou plusieurs passes. » Partie d'une rade où l'on peut s'isoler et se radoubier.

BARACOOTO s. m. (ba-ra-ko-o-to.) Ichtyol. Poisson des Antilles, encore peu connu.

BARADAS, s. m. (ba-ra-dá.) Hortie. Grand oillet rouge brun.

BARADINE s. f. (ba-ra-di-ne.) Agric.

Fossé pour l'écoulement des eaux, établi sur une colline.

BARAGA (F.), missionnaire contemporain, né en Illyrie, s'est consacré à la prédication de l'Evangile parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, et il a même composé des écrits de piété en idiome ottawien. On lui doit un *Abregé de l'histoire des Indiens de l'Amérique septentrionale* (Paris, 1837, in-12, traduit de l'allemand).

BARAGNI s. m. (ba-ra-gni, gn mll.) Garde-fou adapté à une planche servant de pont pour le passage d'un ruisseau.

BARAGOUIN s. m. (ba-ra-gouin — du celt. bara, pain; guin, vin; mots qui, exprimant les premiers besoins de l'homme, devaient être souvent entendus par les Francs chez les peuples conquis. Comme ils n'en comprirent pas tout d'abord la signification, les vainqueurs les francisèrent pour en faire le synonyme, l'équivalent de langage inintelligible.) Langage corrompu et incompréhensible : *Je ne puis rien comprendre à ce BARAGOUIN*. (Mol.) *J'ai congédié assez rudement ce marchand de BARAGOUIN*. (V. Hugo.)

Pourvu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache, qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache, qu'on parle *baragouin* et qu'on suive le vent. En ce temps d'aujourd'hui l'on n'est que trop savant. RÉGNIER.

— Abusif. Langue qu'on ne comprend pas : *Elle changea d'idée, en devinant que les mauvaises paroles dites en BARAGOUIN d'Auvergne s'adressaient à elle*. (G. Sand.) *Toutes les têtes s'avancèrent pour écouter le chanteur qui, dans son BARAGOUIN italien, continuait ainsi...* (Scribe.)

Il faut réprimander la noblesse de France, Qui, sans avoir dessein d'aller jamais bien loin, Des pays étrangers apprend le *baragouin*. BOURSALUT.

— Syn. *Baragouin*, argot, jargon, patois, V. ARGOT.

BARAGOUINAGE s. m. (ba-ra-goui-na-je — rad. *baragouin*.) Façon de parler obscure, embarrasée, ressemblant à du *baragouin* : *Quel BARAGOUINAGE me faites-vous là ! A travers les voiles du dernier sommeil, leurs BARAGOUINAGES ressemblent aux gazouillements du matin, aux disputes des hirondelles*. (Balz.) « Quelquefois syn. de *baragouin* : *Un Suisse réduit, dans son BARAGOUINAGE, presque tout à l'infinif*. (Du Cerceau.)

BARAGOUINANT (ba-ra-goui-nan) part. prés. du v. *Baragouiner* : *Le colère Biscayen menaçait en BARAGOUINANT d'exterminer jusqu'à sa maîtresse, si on ne le laissait faire*. (Cervantes.)

BARAGOUINÉ, ÉE (ba-ra-goui-né) part. pass. du v. *Baragouiner* : *Un discours BARAGOUINÉ*.

BARAGOUINER v. n. ou intr. (ba-ra-gouiné — rad. *baragouin*.) Parler d'une façon presque inintelligible : *NOUS BARAGOUINIONS de part et d'autre à qui mieux mieux*. (V. Hugo.) « Embrouiller son langage : *A quoi bon tant BARAGOUINER ?* (Mol.)

— Abusif. Parler une langue que les autres n'entendent point : *Des Allemands BARAGOUINAIENT entre eux*.

— V. actif. ou tr. Dire, parler, exprimer de travers : *BARAGOUINER de l'anglais*. *BARAGOUINER de la politique*. *Madame aime assez cette tante, ELLE BARAGOUINE de l'allemand avec elle*. (M^{me} de Sév.) *Je ne me souviens jamais comment diantre ils BARAGOUINENT ce nom-là*. (Mol.) *Les héroïnes de l'Astrée BARAGOUINENT beaucoup de phrases aussi espagnoles que celles de Corneille*. (Ph. Chasles.) « Proférer d'une manière obscure, embarrassée : *Nous avons sur le dos un procureur du roi qui parle morale et BARAGOUINE des bêtises sur l'administration*. (Balz.)

BARAGOUINEUR, EUSE s. (ba-ra-gouineur, eu-ze — rad. *baragouin*.) Personne qui baragouine : *Deux BARAGOUINEUSES me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux*. (Mol.) *Ils sont une douzaine de BARAGOUINEURS à jouer cartes et dés*. (Hamilt.)

BARAGUEY-D'HILLIERS (Louis), général, né à Paris en 1764, mort à Berlin en décembre 1812. Il était lieutenant au régiment d'Alsace, lorsqu'il donna sa démission, en 1791, pour ne point servir la Révolution. Toutefois, il changea bientôt de sentiment, reprit du service et devint successivement aide de camp des généraux Crillon, Labourdonnaye et Custine. Ce dernier faillit l'entraîner dans sa chute. Arrêté comme son général, traduit un an plus tard au tribunal révolutionnaire, Baraguey-d'Hilliers fut acquitté, mais ne fut remis en activité qu'en 1795. Employé dans l'armée de l'intérieur, ensuite à l'armée d'Italie, il s'empara de Bergame par une surprise heureuse, puis de Venise, dont Bonaparte lui donna le commandement, qu'il garda jusqu'au moment où cette malheureuse ville fut livrée à l'Autriche. Appelé à faire partie de l'expédition d'Egypte, il fut chargé, après la prise de Malte, de ramener en France une partie des richesses conquises dans cette île. Pris en mer par les Anglais, avec sa précieuse cargaison, il demeura plusieurs mois prisonnier, et fut encore une fois destitué. Reintégré peu de temps après, il joua un rôle actif et brillant dans les campagnes d'Allemagne et d'Espagne, commanda en 1812 une division pour aller au-devant de l'empereur et pro-